

qu'Hitler a tout de même construit des autoroutes

« Les Italiens ont-ils perdu la mémoire ? » C'est la question, inspirée par le retour en grâce du fascisme en Italie, que se posent les invités d'une émission sur France Culture. Divers membres de la nouvelle droite italienne le proclament : tout n'était pas mauvais dans le fascisme. Hormis les lois raciales, les massacres dans les colonies, l'assassinat des opposants et quelques autres peccadilles, on voit mal, en effet, ce qu'on pourrait lui reprocher.

Cette position, nuancée et équilibrée, me rappelle celle de Madame Tosi, qui fut mon professeur d'Histoire. Madame Tosi professait un conservatisme replet, teinté de rose réaction. Elle affirmait qu'on avait beaucoup exagéré les méfaits de Mussolini, honnête tyran qui avait fort peu massacré pour prendre le pouvoir et s'y maintenir. Elle nous enseignait aussi qu'Hitler (lequel, certes, n'avait pas fait que du bien) avait tout de même fait construire des autoroutes. Si elle l'avait su, elle aurait ajouté qu'il aimait les chiens.

Ceci nous avait inspiré la fondation d'un parti Tosiste dont la vocation était floue, mais qui visait notamment à imposer au monde les valeurs tosistes, le culte de madame Tosi et la domination du Peuple Français sur d'autres, aux mœurs obscures et certainement incompatibles avec les principes éclairés, quoiqu'inconnus, qui étaient devenus les nôtres.

Au lieu dit de « la salle 25 » où se tenaient les permanences, nous avons élaboré des statuts, une constitution et divers autres éléments, slogans et symboles essentiels à une honnête dictature populaire. Inspirés par les grands exemples, nous avons procédé à une séparation du Parti et de l'État, non pas dans un souci de préserver le pluralisme mais, bien au contraire, de le saper en en prenant l'apparence ; pour affirmer que le Parti est éternel, même si l'état est versatile. Parti potache, il prit successivement pour sigle PNPT (Parti Nationaliste Patriotique Tosiste) puis PROUT (Parti du Rassemblement des Organisations Unifiées Tosiste), ce dernier visant peut-être à souligner l'intention comique, ou à désamorcer le risque d'être pris au sérieux par des fascistes plus authentiques que nous-mêmes.

Dans un état dictatorial, le dictateur n'est pas sans importance. Au nôtre, il fallait un nom, quelque chose qui sentît bon l'ordre et la sécurité, quelque chose qui indiquât qu'une direction était fixée et qu'on pouvait la suivre en confiance. Le Führer, Il Duce, El Caudillo, le Grand Timonier : déjà pris. Et puis, notre dictature à nous avait de la poitrine, des petits tailleurs rondouillards, un sourire pomponné. Notre choix s'arrêta bientôt sur « la Mamma », dont nous aimions le maternalisme fleurant l'autoritarisme bonasse.

Autre accessoire indispensable à la dictature, le salut, qui rappelle à chacun, à chaque instant, que chaque autre est membre du Parti, délateur en puissance, et qui fait de chaque « bonjour » une menace. Le Salut Tosiste combinait le salut fasciste (la main bien à plat au bout du bras tendu, inspiré par l'Ave romain renforcé de raideur militaire) et le bras d'honneur : du bras gauche, on frappait le creux du bras droit qui, en réponse, se pliait et se redressait comme mu par un ressort, arborant martialement une main franche et tonique. Au moment où le bras atteignait la verticale, le saluant devait claquer des talons en disant « Wow ! La Mamma ! » Le choix de « Wow » au lieu de « Heil » se justifiait par le fait que le magazine Podium était devenu organe officiel du Parti. Il nous semblait que « Wow ! Je lis Podium, le super mag des super fav ! » indi-

quait chez les lecteurs le niveau d'esprit critique qu'une saine dictature attend de ses membres. Comme je portais alors des Kickers blanches, le claquement de talons n'était guère sonore, hélas. Ce genre de détail n'aurait pas échappé à un authentique despote, mais on ne s'improvise pas dictateur militaire. L'emblème du Parti, martial à souhait, figurait un coq dressé sur ses ergots, tenant dans ses griffes le globe terrestre réduit, pour la commodité, à une échelle comparable à celle de l'animal cocoriquant vers le ciel.

Madame Tosi affectionnait les clichés, son cours était parsemé de propos et de fragments récurrents, qui étaient pour nous autant de repères dans la rhétorique toliste. Affirmation emphatique : « Je l'ai vu de mes yeux vu » (et sa variante entendue une seule fois : « je l'ai entendu de mes oreilles entendu »). Objection anticipée et aussitôt contrée : « Vous allez me dire : "mais enfin, Madame, ..." »³³

Périodiquement, Madame Tosi se rappelait les jeunes idiots qui, en 1968, lançaient des pavés aux cris scandés de « CRS-S-S ! CRS-S-S ! ». Légitimement scandalisée, elle les vilipendait à travers nous : « Mais, s'ils avaient vu ne serait-ce que l'ooooooooombre d'un SS... » Cette ombre, si longue qu'elle promettait bien des terreurs inextinguibles, nous avait suggéré de baptiser « CRSS » les milices tolistes — Compagnies de Répression et de Salubrité Sanguinaire. La recherche « scientifique » était confiée, quant à elle, au CNRSS.

Nous nous étions attribué les rôles clefs : à Marie-Céline, le Ministère de l'Éducation Tostiste et de la Propagande ; à Paul-Alexandre, le Gouvernement ; à moi-même, le Parti.

À la France Tostiste, il fallait un ennemi de la France et du Tosisme. Toute dictature a besoin pour fédérer le peuple de lui désigner quelque objet de haine, un peuple, une religion, une doctrine, une race qui soit à la fois la cause de tous les maux, la cible de toutes les critiques, la victime de toutes les discriminations. Craignant que notre haine ne fût prise trop au sérieux, nous voulions que l'Ennemi Tostiste fût le plus aberrant possible. L'antisémitisme était exclu³⁴, ainsi que toute autre discrimination fondée sur la religion ou la couleur de peau — si saugrenues soient-elles, il y a toujours quelqu'un pour concrétiser ces haines-là, et leur ôter tout effet comique. C'est pourquoi nous résolûmes alors de haïr le Croate.

Il était à nos yeux le bouc émissaire idéal pour la raison-même que nous ne pouvions concevoir aucun mobile à la haine du Croate. Le maréchal Tito régnait encore sur la Yougoslavie, le rideau de fer était inaltérable : de France, on ne voyait guère au travers. La Yougoslavie était un pays uni ; la Serbie et la Croatie, des provinces guère plus éloignées l'une de l'autre que la Bretagne et la Normandie. Un conflit était absolument inconcevable. Il nous parut donc fort comique et tout à fait innocent de désigner les Croates comme l'Ennemi intérieur, l'envahisseur venu égorger nos richesses, violer nos sillons et piller nos compagnes.

Il se trouvait qu'il y avait au lycée un Croate, un seul, un garçon fort et gras. Nous ne le connaissions pas. De lui, nous ne savions que ce que Paul-Alexandre nous en avait dit : « lui, c'est un Croate ». En le croisant, les membres du parti Tostiste se mettaient à murmurer des propos hostiles en le fixant d'un regard noir : c'était lui qui saignait le pays, lui qui avilissait la Patrie, lui qui... Aucun doute : il méritait la mort. À la vérité, Paul-Alexandre était Yougoslave, lui aussi, mais Serbe ; le choix des Croates pour ennemis n'était pas aussi anodin que nous le pensions.

³³ Par exemple, parlant de l'Algérie et de sa relative pauvreté : « Vous allez me dire : "mais enfin, Madame, le pétrole !" » Je réalisai alors la prophétie en demandant distinctement : « Mais enfin, Madame, le pétrole ! »

³⁴ Par trop intolérables, les horreurs nazies ne me semblent pas compatibles avec la parodie, ni même avec la fiction en général. Toute histoire me semble écrasée au voisinage de « ça ». Je ne suis pas allé voir « La liste de Schindler », par exemple. Le documentaire, aussi proche des faits qu'il est possible, me semble la seule façon acceptable d'approcher ces sujets.

Quelques années plus tard, le mur de Berlin chut, le bloc communiste s'effondra ; guerre dans les Balkans, en Croatie, en Bosnie et au Kosovo... Nous nous étions crus des imitateurs du Père Ubu, nous n'étions que des précurseurs de Milošević.

Depuis, il me semble avoir un pouvoir sur les horreurs du futur. Non pas celui de prémonition, mais plutôt celui de penser l'horreur comme le pire des hommes et d'engendrer l'idée qu'un autre concrétisera. Une ignominie, une fantaisie, un drôle de drame que j'imagine aujourd'hui se présentera, plus tard, à l'esprit d'un autre qui passera à l'acte. Source des malheurs futurs, je voudrais arrêter de penser. *À force d'écrire des choses horribles, les choses horribles finissent par arriver.* J'aurais mieux fait de ne penser qu'à des lendemains plus chantants.

Je relis les lignes qui précèdent. Si j'étais Breton, je serais vigilant et je me méfierais des Normands.